

“Je hais les remèdes qui opportunent plus que la maladie.”

* * *

Au début de la maladie on doit s'occuper du tube digestif “*ce laboratoire de la guérison*”, comme l'appelait Grancher. De petites doses de noix vomique stimule l'appétit et les forces.

La diarrhée demande des soins minutieux (tannin, ferments lactiques, etc.; de même les vomissements.

* * *

La toux n'est point aussi domestiquable qu'on veut bien le dire. Elle est souvent pénible, quinteuse, émetisante. L'opium est encore le roi des médicaments, et l'on comprend que Sydenham ait pu dire: “*Nollen praxim medicam exercere si carerem opio*”.

* * *

La fièvre est parfois bien supportée et ne demande pas de traitement. Si elle diminue l'appétit, les forces, de petites doses d'antipyrétiques (antipyrine, pyramidon, cryogénine) sagement administrées, sont très utiles.

* * *

Les sueurs ont une action déprimante, on peut et même on doit les traiter.

* * *

Enfin une raison qui semble capitale pour inciter le médecin à prescrire quelques médicaments aux bacillaires est le côté moral. “Les tuberculeux, a dit Mathieu, retrouvent de la vitalité dès qu'on s'occupe d'eux: ils reprennent courage et renaissent à l'espérance.”

* * *

M. Ameuille pense que le médecin peut arriver à persuader à son malade que la cure de repos, de grand air, la bonne alimentation sont les seules choses utiles et que point n'est besoin de remèdes.

Je crois au contraire qu'il n'en est rien. Je suis d'avis qu'on ne peut se contenter de prescriptions hygiéniques et diététiques et de bonnes paroles. Il ne faut rien faire de nuisible, il faut faire très peu, mais il faut “*faire quelque chose*”.

En face d'un malade atteint par “*la grande faucheuse*” le médecin, ce “*manieur de misères humaines*,” comme l'appelle P. Bourget, ne doit-il pas, par l'administration de certains remèdes, être aussi un colporteur d'espérances.
